

**CONFÉRENCE INAUGURALE
DE M. LE CHANCELIER
DE L'INSTITUT DE FRANCE**

Monseigneur,

Madame la Directrice générale de l'UNESCO,

Madame la Présidente des Rencontres internationales Monaco et la Méditerranée,

Monsieur le Directeur général de l'Institut océanographique,

C'est un grand honneur pour le Chancelier de l'Institut de France d'avoir été invité à vous adresser ce message, à l'occasion des dixièmes Rencontres internationales Monaco et la Méditerranée. Retenu malheureusement à Paris aujourd'hui, je regrette de ne pouvoir prononcer moi-même ces quelques mots et de manquer cette occasion d'échanger avec vous sur ce sujet. Je remercie M. l'ambassadeur Stéfanini d'avoir bien voulu se faire, au sens strict, mon porte-parole.

Comme vous vous en doutez, le thème retenu : « *Agir pour le patrimoine* », et l'objectif fixé de « *promouvoir le dialogue et la coopération entre les pays riverains de la Méditerranée* » en « *faisant émerger la conscience commune d'une histoire partagée* », unissent idéalement mes fonctions académiques actuelles et mes centres d'intérêt personnels !

Comme Chancelier de l'Institut de France, j'ai plaisir à souligner le rôle actif de l'Institut dans ce domaine. En effet, l'activité de l'Institut de France ne se limite pas à réunir sous la Coupole des académiciens en habit vert. L'Institut est aussi — et de plus en plus — un grand mécène, grâce aux centaines de fondations qu'il abrite : chaque année, près de 25 millions d'euros sont attribués à des actions scientifiques, philanthropiques ou culturelles.

Il me serait donc facile de vous présenter tout ce que l'Institut et ses fondations font en faveur du patrimoine, en particulier dans les pays riverains de la Méditerranée.

L'énumération n'aurait d'ailleurs rien de fastidieux, bien au contraire, car ce sont autant de magnifiques projets que nous pouvons aider financièrement. Présider tous les conseils d'administration des fondations, comme Chancelier de l'Institut, est la partie la plus enthousiasmante de ma fonction, car nous contribuons ainsi à une multitude d'actions concrètes et immédiates. Il s'agit tantôt de financer la numérisation de manuscrits orientaux anciens ; tantôt d'aider une fouille archéologique sur un site médiéval au Liban ; ou encore de restaurer un tableau de la Renaissance italienne... Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples, sans oublier qu'un grand prix de l'Institut, celui de la Fondation Del Duca, a été attribué l'année dernière à un écrivain algérien contemporain.

Mais vous ne m'avez pas invité pour un exercice d'autosatisfaction.

Je souhaiterais réfléchir avec vous à cette action qui nous réunit aujourd'hui, en faveur du patrimoine culturel vu comme un moyen de rapprocher les pays riverains de la Méditerranée.

Cette action est profondément *politique*, au plus noble sens de ce terme car, si la politique est la recherche du *bien commun*, c'est aussi ce que nous faisons ici : nous cherchons quel est ce *bien commun* aux rives de la Méditerranée, et quels sont les moyens de le préserver, de le transmettre, de le mieux faire connaître.

Pour un ancien professeur de lettres classiques, la « conscience commune d'une histoire partagée », c'est d'abord l'Antiquité gréco-romaine. Pendant des siècles, on pouvait faire le tour de la Méditerranée sans franchir une seule frontière étatique, en restant dans un même système de citoyenneté, et même sans traverser un pays en guerre. Nous en sommes loin ! Pendant des siècles, a pu émerger dans cet immense espace une culture non pas *unique*, car chaque peuple gardait bien des caractères propres, mais une culture *commune*. De cette culture commune, nous sommes les héritiers.

Nous nous en rendons bien compte lorsque nous voyageons autour de la Méditerranée, et parfois même loin de ses rives — par exemple en Aquitaine dont je suis originaire et qui a été si fortement romanisée — : nous voyons cet héritage concret, matériel, qui ne doit rien à notre imagination mais tout à notre histoire. Lorsque l'on pense à l'héritage de l'Antiquité méditerranéenne, il ne s'agit pas d'invoquer les mythes d'un monde *imaginaire*, comme celui de Tolkien, par exemple. La Méditerranée gréco-romaine est un monde bien réel, dont les souvenirs matériels sont omniprésents.

Cette conscience d'une culture commune, nous en prenons aussi toute la mesure quand nous parlons ou quand nous lisons, car ce patrimoine reçu de l'Antiquité est aussi immatériel, linguistique,

intellectuel. Lorsque nous agissons pour la préservation d'un monument ou d'une œuvre d'art, nous ne devons jamais oublier qu'il faut agir également pour la transmission des langues anciennes, sans lesquelles notre patrimoine linguistique et littéraire est menacé, lui aussi, par l'abandon et par l'oubli.

Permettez-moi une anecdote, que j'emprunte à Marcel Pagnol. Le célèbre écrivain et cinéaste — qui fut de l'Académie française — avait aussi publié une traduction des *Bucoliques* de Virgile. Quelques temps après cette parution, Pagnol était dans le wagon-restaurant d'un train, sans doute entre Paris et Marseille. Il se retrouve en face d'un homme, dont la suite de la conversation lui révéla qu'il était viticulteur. L'homme, d'abord silencieux, le regarde fixement, avec un air sérieux, presque dur. De toute évidence, le voyageur a reconnu Marcel Pagnol. Après un long silence, l'homme prend la parole et, sans préambule, lui dit gravement :

« *Si vous aviez scandé le vers, vous auriez vu que aeria, dans la première églogue, est un ablatif, qui ne s'applique pas à turtur, mais à ulmo.* »

Pagnol ne se laisse pas désarçonner. Il répond au viticulteur que, dans la seconde églogue, on retrouve *aeria palumbes* et que, de palombe à tourterelle, il n'y a pas si loin. L'homme prend alors un stylo à bille et écrit le vers sur la nappe-même du restaurant, le scande, et ne veut pas en démordre : c'était un ablatif.

Trois jours plus tard, Pagnol reçoit une lettre d'un industriel qui lui écrit pour lui faire exactement le même reproche. Ébranlé, Pagnol consulte alors le latiniste Jérôme Carcopino, qui corrige son erreur et donne donc raison à l'industriel et au viticulteur du train Paris-Marseille.

Imagine-t-on pareille histoire aujourd'hui, dans la voiture-bar d'un TGV ou la salle d'attente d'un aéroport ?

Nous le savons : la connaissance des lettres classiques est en déclin rapide. Cette question n'est pas étrangère à notre colloque, car encore faut-il que le patrimoine préservé puisse être compris, déchiffré, apprécié.

L'homme moderne a décrypté la plupart des écritures anciennes dont la lecture s'était perdue. Voici deux siècles que Champollion a déchiffré « *ces hiéroglyphes qui semblaient être un sceau mis sur les lèvres du désert et qui répondait de leur éternelle discrétion* », selon l'image de Chateaubriand. Mais sommes-nous sûrs que l'inculture ne scellera pas de nouveau « les lèvres du désert » — et pas seulement celles du désert ? Combien de visiteurs du Louvre ou d'autres musées ne comprennent pas le sens de ce qu'ils voient, faute d'un minimum de culture classique ? Combien de touristes

passent entre les chefs-d'œuvre des plus grands musées comme les habitants d'Égypte qui, deux millénaires durant, sont passés au pied des inscriptions hiéroglyphiques sans en comprendre un traître mot.

Aujourd'hui, ce n'est pas la disparition du savoir qui menace la culture classique, c'est l'enfouissement dans les sables de l'indifférence.

Lorsqu'il y a bientôt un an, le feu s'est emparé de Notre-Dame de Paris et a bien failli nous en priver, chaque Français — chrétien ou non — s'est senti atteint par ce drame. L'événement a révélé non seulement ce qui nous unit en profondeur malgré toutes les causes de divisions, mais aussi ce qui met les Français en communion avec le reste du monde.

Il n'existe sans doute pas *un* lieu comparable dans le patrimoine des pourtours de la Méditerranée : on en trouverait des dizaines.

Mais, lorsque Daech a détruit Palmyre, ce n'est pas seulement au patrimoine d'une ville, ni même d'un pays, que les terroristes se sont attaqués, c'est à ce patrimoine commun à tous les peuples de la Méditerranée, et même au-delà.

La leçon de Notre-Dame — pour la France — et de Palmyre — pour une grande partie du monde — est que l'on ne peut considérer le patrimoine isolément : le feu ne s'attaque pas seulement à un monument médiéval ; le terrorisme ne s'attaque pas seulement à une ville antique. Le monument, comme la ville, révèle et cristallise notre attachement à une culture qui nous façonne ; le monument, comme la ville, prend place dans un maillage de souvenirs et de mots, d'idées et de valeurs, qui constituent le patrimoine commun.

Il n'est donc pas étonnant que ce patrimoine ait tant inspiré la littérature française : Montaigne et Du Bellay, Racine et Corneille, sans oublier le *Voyage de Télémaque* de Fénelon. L'héritage antique est aussi omniprésent chez Chateaubriand, qui raisonne sur les ruines et disserte sur leur signification. Il parle même à ce sujet d'une « *poétique des morts* » :

« Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines, écrit-il. Elles fournissent au cœur de majestueux souvenirs et aux arts des compositions touchantes. [...] les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature ; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur elles. »

Et l'écrivain explique cet attrait par « *la conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence* ». En somme, notre patrimoine commun nous intéresserait parce qu'il est l'image de notre fragilité et de la caducité des œuvres humaines.

C'est une vision des choses, parfaitement légitime. Mais ce n'est pas la seule, fort heureusement. Car à ceux qui s'intéressent aux ruines, répondent ceux et celles qui s'intéressent aux bâtisseurs.

À Chateaubriand répond, par exemple, l'empereur Hadrien lui-même sous la plume de Marguerite Yourcenar.

En effet, *Mémoires d'Hadrien* occupe à mes yeux une place au premier rang des œuvres littéraires qui nous aident à mieux reprendre possession de notre héritage culturel commun. L'Empereur-architecte ne s'est pas contenté de régner sur toute la Méditerranée, il n'a cessé de la parcourir, d'admirer la richesse de ses peuples. Tout en assumant cette diversité, dont sa *Villa Adriana* de Tibur devait être le reflet, il diffusa la romanité comme un bien commun : « *Cette diversité dans l'unité fut mon but impérial* », fait dire Yourcenar à son empereur préféré.

Dans une magnifique page, la romancière évoque Hadrien comme bâtisseur — de villes, de murs, de ports, de ponts, de temples, mais aussi de bibliothèques qu'elle compare à des « *greniers publics [où l'on] amasse des réserves contre un hiver de l'esprit* ». Puis Marguerite Yourcenar souligne qu'il était aussi soucieux de « conservation du patrimoine », comme nous dirions aujourd'hui.

Je cite :

« *J'ai beaucoup reconstruit : c'est collaborer avec le temps sous son aspect du passé, en saisir ou en modifier l'esprit, lui servir de relais vers un plus long avenir ; c'est retrouver sous les pierres le secret des sources.* »

« *Retrouver sous les pierres le secret des sources* » : Chateaubriand aurait certainement loué la force de cette image. Sa conscience de la fragilité humaine, qui lui faisait tant aimer les ruines, était évidemment justifiée. Mais, avec Yourcenar, nous avons à la fois la fragilité de l'homme et la force du temps :

« *Plus j'ai médité sur la mort, écrit la mémorialiste au nom d'Hadrien, plus j'ai essayé d'ajouter à nos vies ces rallonges presque indestructibles. [...] Ces murs que j'étais sont encore chauds du contact de corps disparus ; des mains qui n'existent pas encore caresseront ces fûts de colonnes.* »

Ces mains qui « *caresseront ces fûts de colonnes.* », ce sont les nôtres, celles de tous nos contemporains, touristes ou amis de la beauté, et celles de nos successeurs, si toutefois nous agissons avec la persévérance qui s'impose en faveur du patrimoine.

Monseigneur, Mesdames, Messieurs,

Cet empereur Hadrien, à la fois historique et imaginaire, tel que nous l'a fait connaître Marguerite Yourcenar, est une incarnation du patrimoine dont nous parlons ici aujourd'hui.

C'est un politique : il veut modeler l'histoire par la pierre, en protégeant ce qu'il a reçu du passé et en bâtissant ce qu'il veut offrir à l'avenir.

C'est un gréco-romain : il assume la diversité des cultures et la volonté de les unir.

C'est un homme, et cet homme est à la fois marmoréen et vulnérable.

De même, la tâche ardue à laquelle nous nous attelons n'est pas différente de celle attribuée par Marguerite Yourcenar à l'empereur Hadrien : protéger et bâtir ; respecter et rassembler ; transmettre un patrimoine légué par le temps à la fois dans sa solidité et dans sa fragilité.

Lorsque nous œuvrons pour la restauration d'un tableau, pour un projet de recherche ou pour la mise en valeur d'un site, nous offrons ce site, cette recherche, ce tableau à chaque citoyen de la grande « *Res publica* culturelle » que devrait être l'espace de la Méditerranée. Nous contribuons à cette *patria communis* qu'est notre patrimoine culturel, seul capable de prendre le pas sur les patriotismes raciaux, nationaux ou religieux.

Pour cette action, vous pouvez compter sur le concours de l'Institut de France, dont les Académies et les fondations prendront toujours à cœur de « *retrouver sous les pierres le secret des sources* ».

Xavier DARCOS

Chancelier de l'Institut de France

REMISE DU PRIX DES RIMM À MADAME AUDREY AZOULAY

Madame la Directrice générale,

Malgré vos hautes fonctions et vos tâches multiples au sein de l'UNESCO, vous avez bien voulu accepter d'être parmi nous pour la séance inaugurale de cette dixième édition de nos Rencontres. Permettez-moi au nom de cette assemblée de vous exprimer à nouveau notre profonde gratitude.

Par votre présence, vous resserrez encore les liens étroits qui unissent depuis de longues années Monaco à l'UNESCO, liens qui ne cessent de se développer.

Vous nous avez fait l'honneur de prononcer une lumineuse allocution à propos d'une initiative de l'UNESCO qui vous tient particulièrement à cœur « Faire revivre l'esprit de Mossoul ». Elle nous a montré votre volonté d'aller bien au-delà de l'aide à la reconstruction des sites, en envisageant un plan global où l'éducation et le retour à la vie sont prioritaires.

Nous mesurons les difficultés pour réaliser un tel projet dans ce monde bouleversé du Proche-Orient car il s'agit là de donner à une société martyrisée dont les repères ont disparu, un peu de confiance en l'avenir et sans doute beaucoup d'espoir.

Cette volonté de faire aboutir ce projet, nous a remplis d'admiration ; c'est pourquoi nous avons souhaité vous remettre le Prix des RIMM.

Il y a neuf ans ici même, votre père, M. André Azoulay, Président de la Fondation Anna Lindh, recevait ce prix :

« Nous sommes fiers, lui disais-je alors, de vous rendre hommage car vous représentez la dignité et l'honneur d'un homme engagé au service de la paix, de la tolérance et de la culture ».

J'imagine combien le modèle de ce père exceptionnel vous a marquée et j'imagine aussi sa fierté lorsque le 10 novembre 2017, lors de la 39^e session de la Conférence générale, vous avez été élue Directrice générale de l'UNESCO, succédant à Madame Irina Bokova,

première femme à occuper cette éminente fonction, et que nous avons eu l'honneur et le plaisir de recevoir ici même, à Monaco, lors de la septième édition des Rencontres.

Votre carrière, Madame la Directrice générale, porte, comme vous l'avez souvent affirmé avec force, la marque d'un combat pour faire de la culture et des échanges interculturels le meilleur moyen pour lutter contre l'ignorance, l'obscurantisme, l'intégrisme et le racisme. Depuis votre sortie de l'Ecole Nationale de l'Administration — promotion Averroès — jusqu'à aujourd'hui, la culture et le patrimoine ont été au centre de vos préoccupations et de vos engagements.

Par vos actions en faveur du patrimoine, par votre philosophie du multilatéralisme et de l'intelligence collective, par votre vision de la culture comme moteur de paix et de développement durable, vous contribuez à faire vivre cette idée, inscrite dans la Constitution de l'UNESCO, que « les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes et des femmes, c'est dans l'esprit des hommes et des femmes que doivent être élevées les défenses de la paix ».

Madame la Directrice générale, vous avez reçu les plus hautes distinctions au cours de votre carrière.

Nous vous remercions d'avoir accepté le Prix des RIMM 2018 que S.A.S. le Prince Souverain de Monaco va vous remettre dans un instant.

Il s'agit d'une œuvre originale de Frédérique Nalbandian, pour qui les traces du temps sont essentielles à un travail autour de la matière en tant qu'élément poétique indispensable à notre survie.

Élisabeth BRÉAUD

*Présidente et Directrice des
Rencontres Internationales Monaco et la Méditerranée*